

**Relation de l'Assemblée publique de l'Académie des sciences et belles lettres du jeudy douziesme avril mil sept cent trente-un.**

**Publication/Creation**

A Beziars : chés Estienne Barbut, Imprimeur du Roy, & de l'Academie des Sciences & Belles Lettres, M.DCC.XXXI.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/ekh3hu8y>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

5 5

# RELATION

DE

## L'ASSEMBLÉE PUBLIQUE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES ET BELLES LETTRES.

DU JEUDY DOUZIESME AVRIL  
*mil sept cens trente-un.*



A B E Z I E R S ,

Chés ESTIENNE BARBUT, Imprimeur du Roy,  
& de l'Academie des Sciences & Belles Lettres.

---

M. D C C. X X X I.

*A V E C P E R M I S S I O N .*

RELATION

DE

L'ASSEMBLEE PUBLIQUE  
DE L'ACADEMIE  
DES SCIENCES  
ET BELLES-LETTRES.

DU JOURD' HUI  
MIL. SEPT. CENT. QUATRE-VINGT.



A PARIS,

Chez ESTIENNE BARON, Imprimeur du Roy,  
à la Bibliothèque des Sciences & Belles Lettres.

---

M. DCC. XXXI.  
A PERMISSION.



# RELATION

DE L'ASSEMBLÉ'E PUBLIQUE  
de l'Academie des Sciences & Belles Lettres.

*Tenuë le 12. d'Avril 1731 dans la Salle du Palais  
Episcopal de la Ville de Beziers, M. l'Evêque  
present.*



**M.** CAILLE' Directeur ouvrit la seance par un Discours sur les devoirs d'un Academicien. Dès l'entrée il advertit qu'il ne parleroit que des devoirs d'un Academicien qui se devoüë uniquement aux sciences, & qu'il laissoit à une plume plus delicate que la sienne à traiter des devoirs d'un Academicien qui fait sa principale occupation des Belles Lettres. Mais ces devoirs ont entre eux une si estroite liaison, qu'il n'a peü descrire les uns sans faire connoistre les autres. Rechercher la verité, combattre l'erreur, préférer le travail & l'estude à une vie molle & oisive, quelquefois mesme à d'autres occupations que bien des gens regardent comme plus importantes, sacrifier les biens, la santé pour acquerir de nouvelles connoissances; tous ces devoirs sont communs à l'un & à l'autre Academicien. Adjoustons que si l'un est obligé de perfectionner les Sciences, l'au-

A

ere n'est pas moins obligé de cultiver & d'enrichir les Belles Lettres. Veut-on des raisons & des exemples ? On n'a qu'à lire les Histoires & les Memoires de l'Academie Royale des Sciences, & de l'Academie Royale des Inscriptions. M. Caillé emprunta de l'Hist. & des Mem. de l'Academie Royale des Sciences, des traits vifs & frappants dont il sçeut parfaitement bien embellir son Discours: On pourroit tirer de l'Hist. & des Mem. de l'Academie Royale des Inscriptions, de quoy instruire ceux qui se destinent aux Belles Lettres; mais il vaut encore mieux renvoyer les uns & les autres à ces grands & rares modelles que nous nous ferons tousjours gloire d'imiter, & que tous ceux qui veulent faire quelques progrès dans les Sciences & dans les Belles Lettres doivent sans cesse avoir devant les yeux.

Après que M. Caillé eut fini son Discours, on leût deux Memoires de Physique & deux Memoires de Litterature, qu'on eut soin d'entremesler, afin de reveiller par cette varieté l'attention de la Compagnie. On va garder icy le mesme ordre.

---

*SUR LA CAUSE DE LA FERTILITE<sup>e</sup>  
des Terres.*

**P**ersonne n'ignore les moyens dont il faut se servir pour rendre les Terres fertiles. On convient mesme assés unanimement que le principal ou le plus necessaire de tous ces moyens, c'est le *Labourage*. Mais comment le Labourage rend-il les Terres fertiles ? ou, ce qui revient au mesme, quel est le principe general de la fertilité des Terres, & comment le Labourage le met-il en jeu ? Jusqu'icy on n'a cherché ce principe que dans le *nitre de l'air*, ou dans *l'air mesme*. Mais

M. Astier le Cadet a creû devoir s'eslever plus haut & remonter jusqu'à la *matiere Etherée*. Il s'est contenté de supposer cette matiere, & pourquoy ne la suppose-roit-il pas? la plus saine partie des Philosophes l'admet aujourd'huy, comme la source de tous les mouvements, & par là de toutes les productions de la nature, ainsy que l'a fort bien remarqué M. *De Mairan*\* dans sa Dissertation sur la Glace.

\* p. 31  
Sec. Edit.

M. Astier est convenu d'abord avec l'Autheur d'un Memoire\* publié en 1722, que le systême qui a eu le plus de partisans a esté celuy du nitre de l'air, qui s'insinuë, dit-on, dans les terres que la charruë à ouvertes & mises en estat d'estre facilement penetrées; que ce systême ne s'est pas mesme borné aux Vegetaux, qu'il a embrassé les Animaux & les Mimeraux: Mais il n'a peu s'empescher de rendre justice aux *Borelli*, aux *Bellini*, aux *Pitcarne*, & à un sçavant disciple\* de l'illustre M. *Chirac*, qui long temps avant l'impression de ce Memoire avoient destruit cette Idole, & depoüillé la Physique de ce faux bien. Il a souscrit sans peine aux preuves qui avoient esté alleguées contre ce systême, & il a fait voir qu'elles pouvoient estre reduites à deux, qu'on ne rapportera pas mesme icy, tant elles sont connuës.

\* V. Journ.  
de Trevoux  
Mars 1722.  
art. XXV.

\* M. Astruc  
Tractat. de  
Mortis fermi  
causa.

M. Astier est entré ensuite dans le detail du systême qui attribué à la seule force d'expansion de l'air, à son seul ressort, ce que les partisans de *Willeis*, de *Mayouu*, attribuoient au nitre aérien. Pour exposer ce systême, il a creû ne pouvoit mieux faire que de se servir des propres termes de l'Autheur du Memoire desja cité.

p. 514

„ En labourant ou en bechant la Terre, on fait la  
„ mesme chose, dit cet habile physicien, que font les  
„ Potiers de terre en battant la terre glaise, ou les  
„ Boulangers en paistrifiant le pain, on introduit beau-

p. 516.

» coup d'air dans la terre, & on le mesle bien avec  
 » elle. Le procedé du Boulanger & du Potier pro-  
 » cure à la paste & à la terre glaise une grande visco-  
 » sité; le procedé du Laboureur dispose la terre à se  
 » refoudre par le moyen des pluyes en un suc vis-  
 » queux qui fait toute sa fertilité. Car enfin, *adjouste-*  
 » *t-il*, qu'est ce que cette fertilité? Ce n'est à le bien  
 » prendre qu'une terre disposée à se gonfler & à for-  
 » tir en quelque sorte hors d'elle mesme.

Mais qu'est-ce qui donne à la terre cette disposition?  
 le mesme Auteur respond, que ,, c'est l'air, parce qu'il  
 » tend tousjours en en haut, à mesure que la terre  
 » qui tend en embas s'affaisse sur luy & le presse.

Tract. de  
 Motu anim.  
 part. 2. prop.  
 CLXXXI.

Tract. de  
 Mot. ferm.  
 causa p. 125  
 & f.

M. Astier auroit souhaité pouvoir adopter ce systé-  
 me. L'autorité de *Borelli* qui a pretendu que l'air est  
 la principale cause de la vegetation des Plantes, celle  
 de *M. Astruc* qui a avancé que le seul ressort de l'air  
 est la cause efficiente de la fermentation qui arrive au  
 suc nourricier des Vegetaux, l'y auroient déterminé, si  
 en matiere de Physique l'autorité devoit l'emporter.  
 Mais *M. Astier* a fait voir que l'air n'estoit icy qu'une  
 cause particuliere & non un principe general.

\* p. 5.

L'air contribuë à faire gonfler & fermenter la paste  
 qu'on paistrit, *M. Astier* en tombe d'accord; mais il  
 adjouste qu'il y a une cause plus generale, qu'on doit  
 regarder comme la cause efficiente de cette fermenta-  
 tion; c'est la *matiere Etherée*, ainsy que l'a prouvé *M.*  
*Boiillet* dans sa Dissertation \* sur les Ferments réimpri-  
 mée à Beziens en 1720. *M. Astier* convient aussy que  
 l'air contribuë à la fertilité des Terres, mais en mesme  
 temps il pretend par bien des raisons qu'on nous dis-  
 pensera de rapporter icy, que c'est la *matiere Etherée*  
 qui est le principe general de cet effect.

C'est cette matiere que les diverses façons qu'on don-  
 ne à la terre mettent en jeu, & determinent à prépa-

rer, à digerer, à affiner le suc nourricier des plantes par l'agitation qu'elle communique aux particules de sel, de soulfre, d'eau, de terre, dont ce suc est composé. C'est elle qui rend ce suc coulant & propre à s'insinuer dans les vaisseaux dont les plantes sont composées. C'est elle qui dispose ce suc à s'unir aux parois de ces memes vaisseaux, à les estendre, à les faire croistre, à desvelopper leur germes. C'est elle enfin qui doit estre regardée comme la cause generale de la vegetation & de la multiplication des Plantes.

Cela posé. M. Astier rend aisément raison de tout ce qui a rapport à cette matiere. Il explique d'où vient qu'on laboure diverses fois & dans différentes saisons, les champs que l'on veut semer : pourquoy l'on sème toutes les années certaines terres, & qu'on laisse reposer les autres : pourquoy les terres nouvellement essartées rapportent beaucoup la premiere année : d'où vient qu'on brulle le chaume des terres qu'on sème toutes les années, & qu'on fume ou qu'on marne tant celles-là que celles qu'on laisse reposer : d'où vient que toutes sortes de semences ne levent ou ne fructifient point dans toutes sortes de terres : enfin pourquoy l'on change de temps en temps de semence mesme dans les meilleures terres. Tout cela forme une espece de Commentaire Physique sur le premier livre des Georgiques de Virgile, dont on pourra faire usage un jour, mais qui seroit icy hors de sa place.

M. Astier n'en demeure pas là. Il se propose de rechercher des moyens pour empescher la generation d'un petit ver \* qui ronge interieurement les jeunes plantes de bled, & qui par les ravages qu'il fait depuis quelque temps, rend nos recoltes fort mauvaises. Il essayera les remedes que Virgile & d'autres Auteurs enseignent pour faire fructifier les grains, ceux dont parle M. de Reaumur \* pour tuer le *charanson*, il taschera

\* Vulgairement *Babote*.

\* Mem. de l'Acad. 1728  
P. 331.

mesme d'en inventer de nouveaux, & s'il est assés heureux pour y réussir, il ne manquera pas de faire part au public de ses experiences.

## SUR L'ORIGINE DES PROVERBES.

**O**N ne peut pas douter que l'usage des Proverbes ne soit très ancien. Les premiers Escrivains, ou ceux que nous regardons comme les premiers, ont cité des Proverbes, tantost pour orner leurs Ouvrages, tantost pour establir des faits, sur lesquels ils n'avoient à donner aucune preuve escrite. De là M. Mainy presume que l'usage des Proverbes a précédé de beaucoup celui de l'Escriture. Du moins est-il certain que les Proverbes estoient en vogue long temps avant Moyse, puisque les guerres du Seigneur entre les Israelites & les autres habitants d'Egypte, avoient esté mises en Cantiques Proverbiaux, dont on trouve plusieurs Versets dans le Livre des Nombres.

Ch. 216

Mais en quel temps les Proverbes ont-ils commencé d'avoir cours, & à qui en devons-nous l'invention ? C'est ce que personne n'a encore déterminé précisément : car on compte pour rien l'opinion de quelques anciens qui ont regardé les Proverbes, comme un present du Ciel, comme les oracles des Dieux. Au défaut des monuments qui puissent servir de guide dans cette recherche, M. Mainy a recours aux conjectures, & par les seules lumieres de la raison il tasche de déterminer l'origine des Proverbes dans ces anciens temps, où les hommes peu differents des bestes sauvages ne suivoient que le penchant de la nature, & ne reconnoissoient d'autre loy que celle du plus fort.

Il suppose qu'au milieu de ces hommes grossiers &

farouches, il s'en trouva qui eurent assés de naturel pour sentir qu'ils estoient faits pour la société, & assés de genie pour trouver les moyens d'en establir une.

Ces moyens deûrent estre courts & faciles pour ne pas rebuter des gens plus attentifs aux besoins du corps qu'à ceux de l'esprit, & par là peu capables de reflexion. Ils deûrent estre puisés dans la nature mesme, afin que tout le monde en reconnust l'importance & la necessité.

Ce fut alors sans doute que fut proposée cette Regle, que chacun sent gravée au fond du cœur, qu'il ne faut faire à autrui, que ce que nous voudrions que l'on nous fist à nous-mesmes. De cette maxime generale on en tira plusieurs particulieres, à qui on donna le nom de Proverbe, parce qu'estant naturelles, conçûës en peu de paroles & aisées à retenir, elles devinrent bien-tost populaires. *Proverbium, quasi probatum verbum, quasi commune omnium verbum.* Car c'est ainsy que les Latins expliquent le mot de Proverbe: & c'est aussy de cette maniere qu'ils interpretent celuy d'Adage qui luy est synonyme. *Adagium, quasi circumagium, quod passim per omnium ora obambulet.*

D'où il est aisé de voir que M. Mainy tire l'origine des Proverbes de ces regles naturelles ou de ces maximes courtes & precises qui furent inventées par les premiers Sages du monde pour civiliser les hommes & pour regler & polir leurs mœurs. Cette conjecture est fondée sur la definition mesme du Proverbe, qui est appellé par les Autheurs Grecs, un Discours qui sous une certaine obscurité, renferme des regles très-utiles pour la conduite de la vie; *Parhoimía estí lógos ópheimos én tò bió, épicyhúpsēi metrhía polú tò chrésimon échôn én éautó*: ou plus generalement par les Latins, une Sentence propre à former les mœurs. *Proverbium est sententia ad vitam instituendam conducibilis.* Et c'est principalement sous cette derniere idée que M. Mainy

confidere les Proverbes, car il ne faut pas croire que les Proverbes soient réellement differents des Sentences, quoyqu'ils soient plus generalement repandus, & qu'ils soient ordinairement conceûs en termes plus vulgaires: il suffit qu'ils ayent les qualités essentielles aux Sentences, qui sont la verité, la brieveté & l'utilité. D'ailleurs peut-on ne pas regarder les Proverbes comme des Sentences, après que Salomon, le sage Salomon n'a pas fait difficulté de donner sous le nom de Proverbes, les Sentences ou les Leçons de sagesse, qu'il avoit apprises luy-mesme de la Sagesse Eternelle?

Où si les Proverbes ne sont autre chose que des Sentences, des maximes qu'une approbation generale a rendu populaires, ne doit-on pas conclure, que les premiers Proverbes ne sont que les premieres Sentences, les premieres regles qui furent inventées dans ces temps de barbarie & d'ignorance, où les hommes n'estoient encore assujettis à aucunes loix?

Il y a plus. *Aristote* au rapport de *Synesius* dans son *Encomium*, nous apprend que les Proverbes sont les restes & les monuments de la Philosophie la plus ancienne, que leur brieveté & leur élégance ont fait passer jusqu'à nous. Que conclure de là? Sinon que les Proverbes doivent avoir pris leur naissance dans ces premiers temps où les premiers Philosophes, c'est-à-dire, les premiers Sages commencerent d'establir des regles pour ramener les peuples ferores à la connoissance de la verité & de l'équité naturelle, & pour les disposer à la Société civile.

Pour rendre la chose plus sensible, remontons jusqu'à l'origine des Proverbes qui nous sont les plus connus. Ce n'estoit d'abord qu'un bon mot fondé sur le bon sens, qu'une responce sage & prudente, qu'un événement remarquable exprimé d'une maniere précise & à la portée de tout le monde, qu'une maxime utile

& profitable renfermée en peu de paroles. Cette maxime, cette réponse, ce fait, ce bon mot ont passé de bouche en bouche, ils ont esté généralement approuvés : les voilà devenus Proverbes. M. Mainy cite quelques exemples ; mais on se contentera d'observer avec luy que si nos Proverbes particuliers sont des maximes populaires, des Sentences qu'une expression courte & energique a rendu sensibles & familières, des regles aisées de Politique & de Morale, on peut bien par une raison d'analogie avancer, que les premiers Proverbes sont les premières maximes qui furent inventées par ces hommes Sages, qui travaillerent les premiers à l'establissement de la Société civile.

En suivant la mesme analogie, M. Mainy juge des effets que les premiers Proverbes deûrent produire, par ceux que nos Proverbes operent encore chaque jour. Rien ne touche plus efficacement, rien ne persuade plus promptement qu'un Proverbe cité à propos. Soit qu'on veuille inspirer de l'amour pour la vertu, soit qu'on veuille donner de l'horreur pour le vice, rien n'est plus propre à cela que quelque exemple ou quelque maxime passée en Proverbe. On estoit autrefois si persuadé de cette verité, qu'on gravoit des Proverbes sur les portes des Temples & sur les Colonnes des Places publiques, & que les Empereurs Romains consultés sur les affaires les plus importantes, ne dedaignoient point de respondre par des Proverbes.

M. Mainy finit en remarquant que c'est sans doute sur le modelle des premiers Proverbes que les verités les plus essentielles de l'Evangile se sont, si on l'ose dire, popularisées, & qu'une infinité de loix & de principes de droit se sont rendus familiers à ceux qui sans autres connoissances, que celles que donne l'usage du monde, decident souvent avec autant de facilité & de confiance que les Theologiens & les Jurisconsultes mesmes.

V. Erasme:  
Adag. p. 63

Il est vray que l'on peut se tromper, & qu'on se trompe mesme quelquefois dans les decisions que l'on donne sur la foy des Proverbes; & cela, ou parce qu'on les applique mal à propos, ou parce qu'on ne les distingue pas souvent de certaines expressions vulgaires qui en ont la fausse apparence: que l'on prend pour Proverbes, tantost des équivoques, tantost des quolibets, qui par leur faux brillant ont fait quelque fortune dans le public, tantost certains dictons, qui plaisent par leur nouveauté, mais qui dans le fond n'ont ny le merite ny le caractere des veritables Proverbes. M. Mainy dans un autre Memoire, taschera de prévenir cet abus en distinguant exactement ce qui est Proverbe, d'avec ce qui n'en a que l'apparence.

---

### *SUR LES REMEDES TOPIQUES.*

**I**L ne suffit pas que les Medecins sçachent ce qu'on doit penser des Remedes que l'on applique exterieurement: il est necessaire encore que le Peuple, (& l'on peut dire que bien des gens sont peuple à cet égard:) il est necessaire, dis-je, que le Peuple soit desabusé de la prévention où il est au sujet de ces Remedes.

C'est une fonction dont M. Bouïllet a bien voulu se charger. Il a veû perir quelques personnes par l'indeûë application des Topiques, il en a veû bien d'autres que ces Remedes avoient mis en danger de mort, & il n'a peû s'empescher de faire voir qu'on se trompe également, soit qu'on regarde ces Remedes comme un secours très-efficace, soit qu'on les considere comme des choses indifferentes qui ne peuvent faire ny bien ny mal.

Il n'a garde pourtant de dissimuler qu'il y a des occasions, où il faut de toute necessité user de Topiques,

comme lorsqu'il s'agit de faire resoudre ou meurir une tumeur, de panser un ulcere, une playe, d'humecter & de ramollir la peau; d'attirer vers l'habitude du corps quelque humeur viciuse, &c. Mais si on excepte ces cas-là, & quelques autres que les habiles Medecins & les Chirurgiens experimentés sçavent fort bien distinguer, M. Boüillet soustient que dans bien des Maladies internes & externes où l'on a accoustumé d'employer des Topiques, ces Remedes sont ou insuffisans ou pernicious.

Pour prouver l'insuffisance des Topiques dans toutes les Maladies internes, il n'y auroit qu'à les parcourir les unes après les autres; mais comme ce détail meneroit trop loin, on s'arrestera aux Maladies de la poitrine & du bas ventre qui sont accompagnées de douleur, & pour lesquelles les pauvres gens n'espargnent pas ordinairement les Topiques.

Dans toutes ces Maladies, il y a un très-grand abord de sang dans les vaisseaux des visceres renfermés dans la poitrine & dans le bas ventre: les parois de ces vaisseaux en sont distendues & tirillées, leurs fibres nerveuses violemment secoûées; de-là l'inflammation, la douleur, la fièvre & les autres Symptomes. Cela estant ainisy, que peuvent faire alors les Topiques? rendre le sang plus fluide, raffermir le tissu des vaisseaux: c'est certainement tout ce qu'on peut dire en leur faveur. Mais n'est-il pas visible que la fièvre ardente qui accompagne ordinairement ces Maladies, donne à tout le sang plus de consistance que les Topiques les plus appropriés n'en sçauroient destruire, & plus de force pour dilater & distendre les vaisseaux que ces Remedes n'en ont pour les resserrer & les raffermir? Ce n'est pas tout. L'experience fait voir chaque jour qu'il faut necessairement avoir recours aux Saignées & aux autres Remedes qui diminuent la quantité & le volume

du sang, qui rabbattent son mouvement, qui luy donnent de la fluidité, & qui ostent les causes anteceden-tes & conjointes de la fièvre, si on ne veut que le mal empire, & qu'il devienne bien-tost mortel: ou du moins, si on ne veut exposer ces malades à des sup-purations, à des absçés, à des fièvres lentes, qui termi-neront tost ou tard leur vie languissante.

Mais, dira-t-on, lorsque ces maladies sont causées par quelque exercice violent, par quelque grand effort, n'est-il pas necessaire d'appliquer une Emplastre sur l'en-droit où se fait sentir la douleur? A cela M. Boüillet respond par un fait tiré des Oeuvres d'*Hippocrate*.

\* Os tòn  
\* ònon érhen,  
Qui asinum  
sustulit, &c.  
l. 4. popul.

„ Un homme \* dit *Hippocrate*, fit un grand effort &  
„ sur le champ il fut surpris de la fièvre; le troisieme  
„ jour il eut une hemorrhagie, qui continua le qua-  
„ trieme, le cinquiesme, & revint le septiesme & le  
„ huitiesme. Cela fut suivi d'un cours de ventre qui  
„ tira d'affaire le Malade.

De là M. Boüillet prend occasion de faire connoître les Remedes qui conviennent dans les cas dont on vient de parler. La nature, dit-il, est un grand Maistre dans l'Art de guerir. Elle nous montre ordinairement le chemin que nous devons suivre. Mais qu'est-ce qu'elle suggere dans le Malade dont parle *Hippocrate*? est-ce une Emplastre ou de frequentes Saignées, qu'autorise le sang, qui coula plusieurs jours de suite? est-ce une Emplastre, ou des Lavements & des Medecines qui sont indiquées par le cours de ventre qui termina la Maladie? c'est aux Lecteurs à decider; on adjousterà seulement que par le moyen des Saignées & des Evacua-tions réiterées, M. Boüillet a guerri depuis peu deux per-sonnes, qui à l'occasion de quelque grand effort, se plaig-noient d'une douleur au bas ventre, accompagnée de fièvre & d'inflammation, & qui avoient employé inuti-lement bien des Remedes exterieurs.

On nous dispensera d'entrer dans le détail des raisons qu'allegue M. Boüillet. Mais nous ne devons pas oublier une circonstance qu'il rapporte: c'est qu'ayant esté appelé un peu trop tard, il ne peut empêcher qu'il ne se formast des absçés dans le bas ventre, ce qui fut cause que ces Malades ne furent parfaitement gueris qu'après avoir rendu beaucoup de matiere purulente par les felles.

Il assigne la source de cette matiere; mais ceux qui ont leû l'observation qui est rapportée dans l'Hist. de l'Acad. R. des Sciences 1727 \* n'auront pas de peine à la trouver: ils jugeront mesme que le Malade dont on y parle, & qui tomba dans la fièvre lente à l'occasion d'un effort qu'il avoit fait pour soulever un fardeau: ils jugeront, dis-je, que ce Malade ne seroit peut-estre pas mort, si la matiere qui s'estoit arrestée dans les glandes de l'Intestin Colon, avoit peu supputer & sortir par les voyes ordinaires.

\* p. 18.  
& suiv.

Jusqu'icy on n'a considéré les Topiques que comme des Remedes insuffisans ou incapables de guerir les maux pour lesquels on les applique, dans la supposition tousjours que c'estoient des Topiques doux & appropriés. Reste à faire voir que parmy ces Remedes, il y en a de pernicious ou qui peuvent par eux-mesmes produire de mauvais effects. Car on ne croit pas qu'il soit necessaire de prouver que les meilleurs Topiques appliqués mal à propos, mesme dans les Maladies externes, peuvent estre très-nuisibles: cette verité n'ayant esté que trop souvent confirmée par l'experience.

Parmy les Remedes extérieurs qui peuvent par eux-mesmes causer de funestes accidents, M. Boüillet compte principalement les Emplastres, les Onguents, les Liniments, où entrent le Mercure, les Cantharides, le Tabac; à quoy il adjouste quelques Eaux préparées, le Vinaigre, &c.

V. Bagliv.  
de usu &  
abusu Vesi-  
cant.

On ne parlera pas icy des Onguents faits avec du Mercure, tout le monde est assés en garde contre ces Remedes. Pour ce qui est des Vescicatoires, ou des Emplastres où l'on mesle des Cantharides, il suffira de dire qu'il est bien peu de cas, où ces Topiques soient de quelque utilité, & qu'il en est une infinité où ces Remedes sont très-pernicieux.

A l'égard des Liniments où l'on fait entrer du Tabac, l'experience a fait voir qu'ils donnent des inquietudes horribles, qu'ils provoquent des devoyemens par en haut & par embas, & qu'ils causent mesme la mort.

Les Eaux préparées, dont les Charlatans font un secret, ne sont pas moins à craindre, soit que l'on s'en serve pour les Maladies des yeux, soit qu'on en frotte la peau pour la Gale, les Dartres, &c. Car outre que ces Eaux peuvent nuire par elles-mesmes, elles jettent souvent dans des Maladies plus fascheuses que celles à quoy elles estoient destinées.

Quant au Vinaigre, peu de gens le regarderont peut-estre comme un Remede suspect: Cependant, si on l'applique sur quelque partie enflammée ou Eresypelateuse, il ne manque guere d'y attirer la gangrene; & M. Boüillet a veû perir un homme bien vigoureux & bien robuste, par un Eresypele, qu'on avoit traité au commencement avec de l'Oxicrat.

Delà il conclud que ceux qui employent des Topiques sans les connoistre, s'exposent à un très-grand danger. Il dit plus. Le mal que ces Remedes ne peuvent pas faire quelquefois par eux-mesmes, il croit qu'ils le font infailliblement par la securité qu'ils inspirent aux malades, securité qui les met souvent hors de ressource, en les empeschant d'avoir recours à d'autres Remedes qui leur seroient absolument necessaires.

---

*SUR LA FORTUNE ET SUR L'ESPRIT.*

**T**ous les hommes feroient heureux s'ils sçavoient faire un bon usage de leur raison : tous les gens d'esprit feroient estimés & chers, s'ils avoient pour eux-mêmes moins d'amour & d'estime. C'est ce que M. Cloud tâche d'insinuer dans les Reflexions qu'il a données sur la Fortune & sur l'Esprit.

Il pretend, que quoyque personne ne soit content de sa fortune, il y a neanmoins bien peu de gens qui ayent sujet de s'en plaindre : & bien que tout le monde soit content de son esprit, il croit qu'il est bien peu de gens qui ayent lieu d'en estre satisfaits. N'estre pas content de son sort, c'est, dit-il, se rendre malheureux : c'est n'estre pas raisonnable. Estre trop content de son esprit ; c'est le propre d'un petit Genie, c'est s'exposer au mespris.

M. Cloud propose d'abord une espece de Paradoxe qui bien desveloppé, prouve assés clairement que l'homme n'est guere raisonnable, de n'estre pas content de sa fortune : & qu'il se rend par là bien malheureux. Toutes les conditions dit-il, sont égales, si on les considere avec des yeux de Philosophe. Entre le sceptre & la houlette, l'opinion des hommes met de la difference, la saine raison n'y en met point. On peut trouver son bonheur par tout.

Sur la  
Fortune,

Pour esclaircir cette proposition, il ne faut que remonter jusques aux sources generales du bonheur & de l'infortune des hommes. La santé du Corps, la tranquillité de l'Ame, sont le principal bonheur de la vie : les maux, les inquietudes en troublent toute la douceur. Tous les hommes sont égaux à cet égard : ils le sont encore par rapport aux passions : ils aiment, ils haïssent, ils recherchent, ils fuyent à peu-près les

mesmes objects. Ce qui fait le bonheur ou l'infortune des uns, fait pareillement le bonheur ou l'infortune des autres.

M. Cloud entre dans le détail des principales passions, & sur tout dans l'examen des biens & des maux, des plaisirs & des peines inséparablement attachées à chaque estat, & de la comparaison qu'il en fait, il conclud que toutes les conditions sont égales, & que c'est n'estre pas raisonnable, c'est vouloir se rendre réellement malheureux que de n'estre pas content de l'estat où l'on se trouve placé.

Sur l'Esprit,

Pour prouver qu'il est bien peu de gens qui ayent lieu d'estre satisfaits de leur esprit, M. Cloud fait voir en quoy consiste l'esprit, il determine les qualités qui doivent entrer dans le caractere d'un homme d'esprit, & il fait sentir qu'il est bien difficile d'allier ensemble toutes ces qualités. Il montre ensuite les menagements qu'un homme d'esprit doit garder dans le commerce du monde, & dans les Ouvrages qu'il produit, & il conclud que faute de garder ces menagements, on tombe non-seulement dans le mespris, mais on s'attire mesme l'indignation des honnestes gens. Pour mettre ces Propositions dans leur jour, il faudroit transcrire toute cette partie du Discours de M. Cloud; on ne scauroit l'abbreger sans la defigurer entierement. Les reflexions des Lecteurs suppléeront à nostre deffaut.

*Les responses de M. le Directeur furent très-gracieuses, & quoyque fort courtes, elles ne laisserent pas de donner une juste idée de chaque Discours en particulier.*

---

A BEZIERS, chez ESTIENNE BARBUT, Imprimeur du Roy, & de l'Academie des Sciences & Belles Lettres. 1731.

*Avec Permission.*